

## Toutes éditions -

**« Il faut stopper l'étalement des villes »**

**Pourquoi cette quête de maison individuelle dans la nature, loin des villes ? Parce que l'homme, mobile grâce à la voiture, ne supporte plus de vivre près des autres, pense Augustin Berque.**

Entretien Augustin Berque, géographe et orientaliste. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les relations qui lient les sociétés humaines à leur environnement. La maison individuelle est un idéal. D'où vient ce modèle ? Il naît, entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles, dans les élites lettrées de la Chine. Les mandarins jouaient aux ermites au cœur d'une nature où l'oisiveté était de règle. Ce modèle, introduit en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, est devenu celui de la maison secondaire et du pavillonnaire de banlieue. Mais ce ne sont pas les mêmes gens qui habitent hors des villes ? Dans les pays anglo-saxons, ce sont les riches. En France, ce sont plutôt les pauvres et les couches moyennes qu'on expulse hors de la cité qui était chez nous, jusqu'au XIX<sup>e</sup>, une ville de remparts d'où ne sortait que l'aristocratie. Et plus tard, la bourgeoisie, qui raffolait de « folies ». Le modèle pavillonnaire n'est viable qu'avec une ou plusieurs voitures. Est-il durable ? Ce modèle induit l'éclatement des villes, détruit les paysages urbains et ruraux. Lié à l'automobile, il consomme beaucoup d'énergie, d'espace et cela, au-delà de la capacité de régénération de la biosphère. Les urbanistes veulent reconstruire une ville compacte, contraire à l'étalement. Ce qu'il faut faire aussi, c'est moins recourir à la

voiture, utiliser autant que possible les transports en commun et, mieux encore, aller à pied ou à vélo. Je vis en banlieue parisienne et n'ai plus de voiture depuis vingt ans. Je ne m'en porte pas mal. Oui, mais en province, la voiture est souvent incontournable. Et l'urbain diffus, dites-vous, est l'ennemi n° 1. Les Allemands gaspillent bien moins d'espace que nous. Il faut, comme eux, créer de l'urbanisme en grappe, le long de voies de chemin de fer, près des gares et autour d'axes de haut débit de transports en commun. Il faut une réglementation, mise en place par l'État, mais aussi la Région, les communes, qui se donne un objectif clair : stopper l'étalement pour réduire l'empreinte écologique. Mais on ne va pas inverser de sitôt l'étalement ? On ne peut pas tout changer du jour au lendemain, mais se donner une direction. C'est aux citoyens d'agir. Ce qui est en jeu, ce n'est pas l'avenir de la planète, elle en a vu d'autres, mais celui de l'humanité et sa capacité à transmettre aux générations suivantes. Vous dénoncez le système libéral, qui n'est soucieux que du court terme. Ce système se moque du long terme. Le changer implique des révolutions dans nos manières d'être, de penser et dans notre conception même de l'être. En attendant, comment retenir les gens dans une ville chère et vécue comme un univers de contraintes ? Il faut qu'elle soit belle pour être attractive, comme le sont les villes d'histoire où le neuf doit accepter l'existant. Le mouvement moderne, qui a prétendu faire table rase du passé, a produit un éclatement des villes.

L'idéalisation de la nature et la malédiction portée sur les villes, ça remonte à l'Antiquité. L'urbanité, c'est l'aptitude à vivre ensemble; Athènes, Rome, c'était le foyer de la culture. Et aujourd'hui ? Le sujet moderne se conçoit tout seul, comme un absolu, un ego. Il veut être loin des autres, dans une clôture physique et mentale. Ce monde que la terre ne peut plus soutenir, est un monde immoral. Et de plus en plus laid, tueur de paysages. Or, dites-vous, pour être comblé, l'homme doit tenir sur ses deux pieds ? En quelque sorte. C'est dans l'alliance de nos deux corps, animal et social - l'ethnologue Leroi-Gourhan nous l'a enseigné - qu'on atteint sa plénitude. Aujourd'hui, nous privilégions la moitié animale, comme le montre l'exaltation du corps, le jeunisme et l'utopie du clonage. La quête de nature, d'où le travail paysan est rejeté, aboutit à la destruction de la nature. C'est de la consommation effrénée. Ma conclusion ? Cessons d'être des êtres aliénés, automobiles. Réapprenons à marcher plus souvent vers les autres, vers la nature. *Recueilli par* Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient à l'Occident, Augustin Berque, éditions Le Félin 390 pages, 25 .

**Gaspard NORRITO.**